

CALAMITAS TERRENA OU POENA DIVINA : UNE APPROCHE ÉLIADIENNE DE LA PESTE DANS LE ROMAN SORTEZ VOS MORTS DE BRUNO LEYDET

CIPRIAN ONOFREI¹

ABSTRACT. *Calamitas terrena or Poena divina: An Eliadian Approach to the Plague in the Novel Sortez vos morts by Bruno Leydet.* The article proposes a dichotomous analysis of the outbreak of the Black Plague in Marseille (1720), described by French writer Bruno Leydet in the novel *Sortez vos morts*, which appeared in 2005. According to the grid established by Mircea Eliade, the analysis is built on two levels: the sacred and the profane. The religious as well as the modern perception of the disease and the use of a relevant lexis allow the bubonic plague to transgress the historical space, passing into the literary one. The plague epidemic in southern France is, in our view, not only a manifestation of the divine will to punish the sinful souls of the dead, but also the incarnation of greed and vicious side of the human being.

Keywords: *plague, Bruno Leydet, Mircea Eliade, holy, unholy*

REZUMAT. *Calamitas terrena sau Poena divina: o perspectivă eliadiană asupra ciumei din romanul Sortez vos morts de Bruno Leydet.* Articolul propune o analiză dihotomică a epidemiei de ciumă neagră din Marsilia (1720), descrisă de scriitorul francez Bruno Leydet în romanul *Sortez vos morts*, apărut în 2005. Conform grilei stabilite de Mircea Eliade, analiza se construiește pe două niveluri: sacru și profan. Percepția religioasă/modernă a bolii și utilizarea unui lexic relevant permit ciumei bubonice să transgreseze spațiul istoric, concretizându-se în cel literar. Epidemia de ciumă din sudul Franței constituie, în viziunea noastră, o manifestare a voinței divine de a pedepsi sufletele păcătoase ale muritorilor dar și o încarnare a lăcomiei și a esenței vicioase a ființei umane.

Cuvinte-cheie: *ciumă, Bruno Leydet, Mircea Eliade, sacru, profan*

¹ **Ciprian ONOFREI** est doctorant de l'Université Babeș-Bolyai de Cluj-Napoca, Roumanie, sa thèse porte sur l'épidémie de peste littéraire dans le roman français du XXI^e siècle, sous la direction de Simona Jișa. À présent, il est membre du Centre d'Étude du Roman Français Actuel (CERFA) de la Faculté des Lettres, Université Babeș-Bolyai. E-mail : constantin.onofrei@ubbcluj.ro

Il est bien connu le fait qu'au Moyen Âge, on donnait le nom de peste à toutes les épidémies graves, phénomène reflété par l'étymologie, *pestis*, en latin, signifiant maladie contagieuse. La peste, telle qu'on la connaît aujourd'hui, grâce aux recherches historiques et médicales, n'était pas du tout porteuse du même sens : elle représentait d'une manière générale toutes les maladies existant dans ces temps-là. C'est à peine en 1894 que le bactériologiste franco-suisse Alexandre Yersin découvre la bactérie responsable de la maladie à laquelle il prête son nom latinisé : *Yersinia pestis*. Le chercheur affirmait alors : « Je reconnais [dans la peste] une véritable purée de microbes tous semblables. Ce sont de petits bâtonnets trapus, à extrémité arrondie » (Vitaux 78) et avec cette description simple il ouvrait la voie du nouveau vaccin.

À l'époque contemporaine, selon le dictionnaire français Larousse, l'épidémie de peste est définie comme une « altération de la santé [et] des fonctions des êtres vivants (animaux et végétaux) ». Même si cela semble donner une explication à propos de ce « tueur invisible », en réalité on ouvre la voie vers des interprétations différentes. Dans le domaine littéraire, il est question d'une transposition de la peste, de la réalité dans la fiction romanesque. Le but est de permettre l'émergence d'une réflexion sur les causes et sur les conséquences de la « nature pestilentielle », soient-elles d'ordre providentiel ou terrestre, qui s'achève en une œuvre littéraire, ayant des significations variées, inclusivement esthétiques.

En s'appuyant sur une œuvre de référence de Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, cet article a comme but d'analyser la représentation littéraire de ce fléau, dans le roman *Sortez vos morts* de Bruno Leydet. L'écrivain marseillais est un artiste polyvalent : à la fois auteur de romans, de pièces de théâtre, de scénarios, et compositeur de musique de scène². Docteur en socio-sémiologie, Leydet obtient le Grand Prix Littéraire de Provence pour son roman historique *Sortez vos morts*, publié en 2005.

Le noyau narratif est constitué par la dernière épidémie majeure de peste dans l'espace européen. Notre recherche suivra la grille dichotomique d'Eliade du sacré et du profane se pliant sur l'opposition, dans l'espace littéraire, entre la pensée « primitive » – la peste envisagée comme l'ire de Dieu (*poena divina*) et la pensée moderne – l'épidémie de peste comme une catastrophe terrestre (*calamitas terrena*).

Ce roman a pour sujet l'épidémie de peste qui a ravagé Marseille au XVIII^e siècle, en utilisant comme élément central l'histoire célèbre du capitaine Chataud et du bateau porteur de peste, le Grand-Saint Antoine³. En optant pour le point de vue du peintre d'origine espagnole Michel Serre (1658-1733), le récit

² Pour plusieurs détails sur ses créations, consulter son site : <https://brunoleydet.fr/realisations/>

³ Pour des détails plus concrets, historiques, voir : Mouton, Patrick. *La Malédiction du « Grand-Saint-Antoine » : 25 mai 1720, la peste entre à Marseille !*. Autres Temps, 2001.

littéraire présente Marseille pré-épidémique et post-épidémique des années 1720-1723, en se focalisant sur une « enquête sur les causes de l'épidémie de peste » (Leydet 43), selon les dires du narrateur. Il s'agit d'un roman historique, mais qui laisse s'entrevoir aussi les traits d'un roman policier ou d'un roman de l'artiste. La perspective qui nous intéresse est celle historique, respectueuse de la chronologie; mais nous ne désirons pas établir la vérité historique⁴, en s'appuyant sur des annales et sur des chroniques, (maints spécialistes lui ont consacré des études), mais mettre en évidence la perception de cette maladie, par les divers personnages du roman en cause, au fur et à mesure que la maladie dépeuplait la ville.

Un premier aspect de cette perception est visible à travers la structure du roman. *Sortez vos morts* est divisé en trois grandes parties, chacune étant représentée par une toile peinte par Michel Serre, et saisit les différents moments de l'évolution de la peste marseillaise⁵. Le roman comporte aussi un épilogue et un prologue qui présentent la situation de la ville de Marseille avant l'apparition du « fléau de Dieu » et après sa disparition. Hormis ces éléments compositionnels, on remarque aussi l'existence de deux épigraphes placées en tête du roman, qui donnent au récit littéraire un caractère ambivalent. La première épigraphe reproduit un extrait de la pensée de Nicolas Machiavel sans références précises, tandis que la deuxième épigraphe est une citation du V^e livre de *L'Ancien Testament*, du *Deutéronome*. Ces épigraphes justifient déjà l'introduction de la grille dichotomique éliadienne : au sacré correspond la pensée religieuse livresque et au profane la pensée moderne exprimée par Machiavel. Grâce à ces deux clés de lecture, nous envisageons la peste de 1720, telle qu'elle apparaît dans le roman *Sortez vos morts*, en tant que phénomène mystique et moyen de comprendre la nature humaine.

Le sacré : *poena divina par pestis*

Dans *Le sacré et le profane*, Mircea Eliade définit la notion de sacré comme une pensée qui « s'oppose au profane » (16). Le verbe « s'opposer » sépare les deux concepts entre lesquels il n'y a pas un rapport de complémentarité, mais d'exclusion. Le sacré ne représente pas le complément du profane, mais son contraire. En d'autres termes, il s'agit de deux mondes idéologiquement différents qui ne se confondent pas et qui se différencient qualitativement l'un de l'autre. On ne peut pas offrir une définition complète de ce concept à cause

⁴ Pour une lecture plus profonde sur l'historicité de la peste de 1720 voir : Lucenet, Monique. *Les grandes pestes en France*. Aubier, 1994.

⁵ I^e partie : « La Scène de la peste de 1720 : épisode de la Tourette » ; II^e partie : « Vue du Cours pendant la peste de 1720 » ; III^e partie : « Vue de l'hôtel de ville pendant la peste de 1720 ».

de l'« incapacité humaine d'exprimer le sacré : le langage est réduit à suggérer tout ce qui dépasse l'expérience naturelle de l'homme par des termes empruntés à celle-ci même » (16), soutient Eliade qui va placer la nature et le sens du sacré en dehors du langage et de la compréhension humaine.

Le « sacré » se reflète dans la deuxième épigraphe de *Sortez vos morts* : « Le seigneur des armées dit : "J'envoie sur vous l'épée, la famine et la peste" » (Deut., 28.21). Même si tous les trois noms communs : « l'épée », « la famine » et « la peste » sont des éléments profanes à l'origine, dans *L'Ancien Testament* ils acquièrent une fonction symbolisante, représentant des punitions envoyées sur la terre par la colère de Dieu causée par les pécheurs. L'utilisation du mot « peste » à l'intérieur d'un texte sacré, comme la Bible, renvoie à l'idée de justice et renforce la mission divine que le fléau doit remplir sur la terre. Ainsi, dès la première page, la cité de Marseille est mise sous l'autorité divine, suggérant que le fléau n'a pas été répandu par l'acte irresponsable des riches de la ville qui voulaient à tout prix vendre leurs marchandises, même s'ils étaient au courant des cas de peste qui avaient existé sur le bateau. Au début, la peste apparaît comme une sorte de punition divine vis-à-vis de la conduite néfaste des hommes en général, une réitération de la cité détruite, telle Sodome et Gomorrhe.

L'épidémie de peste marseillaise de 1720 incarne, dans les termes d'Eliade, « une hiérophanie, une irruption du sacré qui a pour effet de détacher un territoire du milieu cosmique environnant et de le rendre qualitativement différent » (65). Selon lui, ce « territoire [...] qualitativement différent » convertit la ville de Marseille en un endroit où l'ire et le châtimeut divins prennent la forme d'une hiérophanie chrétienne *inversée* : l'Enfer. Dans ces conditions, la présence divine sur la terre ne mène pas à une rencontre paradisiaque avec Dieu, mais à une punition infernale qui a comme but « l'expiation des péchés et des iniquités humaines » (Leydet 59). C'est une hiérophanie inversée aussi parce que les pécheurs ne doivent pas transcender la mort afin d'être jugés et condamnés à la torture éternelle ou pardonnés ; ils subissent maintenant, dans leur vie terrestre, la colère et le jugement divins (*poena divina*). Par ce renversement hiérophantique, le Paradis terrestre (pour lequel les chrétiens se préparent) est remplacé par l'Enfer qui redéfinit une Marseille caractérisée par une manifestation de la sacralité démiurgique dans le plan réel.

Hormis l'hiérophanie, la présence du sacré dans l'espace terrestre se manifeste aussi par la figure de l'*homo religiosus*, que Mircea Eliade décrit comme un être qui « croit toujours qu'il existe une réalité absolue, le sacré, qui transcende ce monde-ci, mais qui s'y manifeste et, de ce fait, le sanctifie et le rend réel » (*Le sacré et le profane* 171). Dans le cadre du roman de Leydet, le concept d'Eliade est transposé dans le personnage de l'évêque François-Xavier de Belsunce de

Castelmoron⁶ qui croit en Dieu, malgré ses épreuves « assez incompréhensible[s] [et] impitoyable[s] » (46). Selon lui, « De la terre naissent les calamités ! Et du ciel tombe le châtiment... » (97), argument qui montre sa foi dans une justice divine sévère afin de rétablir l'ordre dans le monde. La symétrie avec l'épigramme religieuse se réalise par l'intermédiaire du mot « châtiment » qui englobe d'une manière générale toutes les punitions mentionnées au début du livre : « l'épée, la famine et la peste » (Deut., 28.21).

Toutefois, il y a toujours un rapport d'interdépendance entre *l'homo religiosus* et le Créateur, rapport mis en évidence par l'image de l'évêque aux yeux des mourants : « il [Belsunce] en surgit avec l'aura d'un Sauveur ; il devient la seule source lumineuse, la seule source de chaleur, la seule manifestation de la grâce de Dieu dans cet océan de misère et de désolation » (Leydet 28). L'utilisation des noms « Sauveur », « source lumineuse », « source de chaleur » et « grâce de Dieu » précédés par l'adjectif « seul(e) » donne à l'évêque de Belsunce le statut d'un missionnaire, archétypalement construit sur la figure de Jésus, car, envoyé dans le monde profane, « dans cet océan de misère et de désolation », pour guider les pécheurs (les pestiférés, dans ce cas). Ainsi un être profane peut devenir un être sacré, car comme l'énonce Eliade, « en manifestant le sacré, un objet [une personne] quelconque devient autre chose, sans cesser d'être [elle-même] lui-même, car [elle] continue de participer à son milieu cosmique environnant » (*Le sacré et le profane* 18).

Belsunce explique dans son sermon les desseins de Dieu en déclarant que :

qui a vu le cours avant, puis pendant l'épidémie, ne peut que se mettre à frémir [...] considérant ce passage si brutal de l'insouciance futilité au malheur absolu, comme la claire expression du châtiment de Dieu. Oui, Dieu montrait Marseille du doigt comme il l'avait fait pour Sodome et Gomorrhe, pour Babel, la tour foudroyée, comme pour le déluge... Le déluge. (Leydet 34)

L'expression « Dieu montrait Marseille du doigt » fonctionne comme une sentence, comme une condamnation décisive, et sert à signaler le seul moyen par lequel la ville peut obtenir le salut : la Mort. Le recours aux épisodes bibliques a pour fonction d'effrayer son public, afin qu'il accepte plus facilement la mort. Et tout comme Noé a été épargné, cet évêque est représenté comme « la manifestation de la seule grâce de Dieu » (Leydet 28). En reprenant les paroles de Belsunce, son salut s'explique, plus précisément, par le fait que « la pestilence

⁶ Pour plusieurs détails sur l'évêque de Belsunce : Fabre, Augustin. *Les Rues de Marseille*. Camoin, 1867.

ne concerne pas l'homme de Dieu sur terre ! Elle n'a fait que précipiter la mort des pécheurs, des subversifs, des séditeux » (98). Ainsi, l'*homo religiosus* bénéficie d'un statut spécial, allant jusqu'à pouvoir accéder à la transcendance grâce à sa foi.

Toutefois, comme opposant à l'idéal et de la pensée religieuse énoncée par l'évêque, on trouve le peintre Michel Serre. Il est l'homme profane qui doute des causes métaphysiques de la maladie. Intéressé par la médecine et entrant en contact avec un témoin du bateau le Grand Saint-Antoine, Serre éprouve dès le début certains doutes à propos de l'efficacité des rituels sacrés :

Comment avons-nous pu penser que nos prières, nos chants et nos feux allaient arrêter la contagion, faire reculer l'épidémie en débarrassant l'air de ses miasmes. Pécaïre ! Pauvres de nous ! ... (21)

Le recours au mot interrogatif « comment » suivi de l'inversion « avons-nous pu penser » place son récit sous le signe de l'ironie. Il s'agit d'un passage du sacré au profane. L'exclamation ironique « Pauvres de nous ! » produit une sorte de réveil dans la pensée du peintre, blâmant subtilement l'inefficacité de la croyance religieuse. En effet, Michel Serre condamne la pensée de l'*homo religiosus* « comment avons-nous pu penser ? », essayant d'expliquer la nature de la peste, non pas dans une perspective purement sacrée mais dans une perspective objective. Ses soupçons trahissent la logique de l'homme moderne, qui choisit de vivre dans un monde réaliste. Selon lui, la maladie « pouvait avoir comme origine la malice des hommes plutôt que l'ire de Dieu » (95). Avec ce passage qui met en doute la colère de Dieu comme cause de l'épidémie de peste, on assiste à une « désacralisation » (Eliade, *Aspects du mythe* 67) du fléau qui permet l'émergence d'une quête interprétative de nature profane.

Le profane : *calamitas terrena par pestis*

Si le sacré s'appuie sur la croyance religieuse comme explication du monde, le profane se base plutôt sur la raison de l'être humain pour interpréter le monde. En termes eliadiens, le profane représente « une existence radicalement sécularisée, sans Dieu ni dieux » (Eliade, *Le sacré et le profane* 12). La négation double « sans » et « ni » renforce le propos d'Eliade et a pour effet d'exclure définitivement la croyance et la pensée religieuse de la constitution du profane. À première vue, cette définition tranchante placerait le profane dans la sphère de l'athéisme. Puisqu'il s'agit d'une histoire conceptuelle et non pas d'une diffusion de la doctrine religieuse, et pour éviter la confusion, Eliade ajoute dans la définition du profane qu'il représente explicitement « une nouvelle manifestation de la même structure constitutive de l'homme qui, auparavant, se manifestait

par des expressions sacrées » (*Le sacré et le profane* 13). Il y est question d'une évolution de la pensée humaine, qui remplace les anciennes structures sacrées (les rituels et la croyance religieuse) par de nouvelles manifestations (la raison et l'esprit a-religieux), envisageant de cette manière un glissement de perspective à propos de la nature d'un événement ou d'une situation. À travers une grille sacrée, la peste représente la colère et la justice divine, mais soumise aux lois profanes, elle ne devient qu'une manifestation de l'avidité et des ambitions humaines. Cette nouvelle dimension significative est anticipée dès l'épigraphie de Nicolas Machiavel :

La consommation est facile à guérir au début, et difficile à comprendre, mais si elle n'a pas été décelée en temps voulu ni traitée de manière correcte, elle devient facile à comprendre et difficile à guérir. La même chose se produit dans les affaires d'État ; lorsqu'on les prévoit suffisamment tôt, ce qui n'est l'œuvre que d'hommes de talent, les maux qu'elles pourraient faire naître sont bientôt guéris ; mais si par manque de prévision, on les laisse se développer jusqu'à ce qu'ils soient perceptibles à tous, il n'y a plus de remède. (Nicolas Machiavel) (Leydet 7)

Dans ce contexte, la « consommation » est un synonyme imparfait de la « peste », qui renvoie à une sorte de constatation voilée à propos des événements qui auront lieu : si la maladie n'est pas identifiée rapidement, la contagion sera difficile à maîtriser. De même, l'utilisation du nom commun « État », donne comme indice d'interprétation du sens de la maladie, la société humaine (constituée et régie par les lois humaines). Sachant que pour Machiavel, l'État représente une organisation politique visant à accomplir les désirs personnels et collectifs (27-31), la clé de lecture de *Sortez vos morts* se trouve moins dans l'espace sacré que dans l'espace profane, construit sur une dimension politique (les devoirs de l'État) et économique (les transactions commerciales). Ainsi « le fléau de Dieu » du monde sacré devient une simple « affaire dangereuse ». L'absence des « hommes de talent » dans l'évaluation du danger rend l'être humain responsable de sa destruction : ce n'est pas la colère divine qui punit l'homme, mais c'est lui-même qui accomplit cette *Calamitas terrena*. Par l'intermédiaire de son « talent », lu antiphraстiquement comme « ambition », par l'intérêt personnel prioritaire, l'être humain est l'instrument de la mort (la sienne et celle des autres, surtout des pauvres). Car la peur divine de l'*homo religiosus* a été remplacée par une peur humaine, et si le système judiciaire et administratif sont corrompus, cette peur est quasiment inexistante, comme c'est le cas à Marseille, qui, grâce à son caractère portuaire permet « le mouvement, l'accomplissement des désirs et l'intégration [des hommes] » (Leydet 49).

Le texte de Bruno Leydet se calque fort bien sur l'espace profane défini par Mircea Eliade comme : « un lieu où l'homme se meut, commandé par les obligations de toute existence intégrée dans une société industrielle » (*Le sacré et le profane* 27). À cet espace profane, correspond, évidemment, un être profane, qui « refuse [de croire dans] la transcendance, accepte la relativité de la réalité, et il lui arrive même de douter du sens de l'existence » (*Le sacré et le profane* 172). Dans le roman de Leydet, l'homme profane est Jérôme le Cardinal. Ancien matelot et investigateur principal dans le cas du Grand Saint-Antoine, le bateau porteur de peste, Jérôme mène une enquête particulière afin d'apprendre « la vérité sur ce qui s'est passé, ici à Marseille, entre mai et novembre 1720 » (9). Sceptique à l'égard de l'explication religieuse de la peste (la colère divine) offerte par le Monseigneur de Belsunce, Jérôme pense que « Dans cette affaire, Dieu n'a rien à voir. Le mal est venu parce qu'on l'a fait venir. » (149). Sa logique et son expérience de vie le font identifier les vrais coupables, contre lesquels il manifeste une vraie colère, car la peste, propagée à cause des intérêts pécuniaires, a fait mourir sa fiancée. Il attaque les autorités publiques de Marseille :

J'accuse Jean-Baptiste Estelle, ainsi que messieurs les échevins... tout comme le concile d'assureurs et d'armateurs liés au Grand Saint-Antoine et à sa cargaison. Je les accuse d'avoir introduit⁷ dans la cité la mort et l'infamie, au mépris du peuple et du bien commun... (84)

Dans cette dénonciation, on constate que « Jean Baptiste Estelle » est le suspect principal, responsable « d'avoir introduit dans la cité la mort ». Il faut ajouter que le discours de Jérôme le Cardinal (contrairement à son nom) est purement profane, sans aucune référence à l'ire de Dieu. La dernière partie du discours représente une sorte d'accusation pour la violation des droits des citoyens, mettant en évidence qu'à Marseille les intérêts personnels priment devant le bien commun. En niant l'image de la peste comme un phénomène sacré, ce personnage réussit à montrer que la cause du fléau dans la ville ne représente qu'une manifestation de l'avidité et des désirs humains : « ils avaient fait entrer la peste dans la ville en se préoccupant de leurs intérêts particuliers avant de se soucier de la santé publique » (135). L'ancien matelot a fait sortir l'épidémie de peste du domaine sacré, (où elle était perçue comme une hiérophanie) en lui donnant un sens profane, qui exclut complètement

⁷ « Estelle a dû stipendier un autre courrier, bien sûr inconscient de la contamination du Grand Saint-Antoine [...] Pour pouvoir entrer hommes et marchandises dans Marseille sans encombre, il ne faut pas que le navire soit suspecté de peste. Et pour cela il n'existe qu'un seul moyen : avoir reçu, de la part d'une autre autorité portuaire, une patente qui expliquerait les décès du Grand Saint-Antoine... sauf, bien sûr, par la peste » (112).

l'implication divine. Pour reprendre les paroles de Michel Serre, « ici, à Marseille, le seul monarque est le commerce mais il s'agit d'un commerce débraillé... » (137). Il reste néanmoins à se demander si Jérôme le Cardinal ne représente pas une forme terrestre que Dieu a choisi pour transmettre sa colère, afin que la parole dite conduise à la punition des vrais coupables.

Ainsi, la peste de 1720 de Marseille est une expression de nature profane des desseins humains. Comme constatation finale sur l'épidémie de peste, le peintre Michel Serre affirme que « Pour décimer une population, il n'est pas toujours besoin d'armée, de poudre et de canons... Il suffit de détenir le pouvoir et de savoir user de rhétorique ; ensuite, ce n'est plus qu'une affaire d'écritures et de signatures au bas d'un document » (131). Il identifie donc la force destructive du pharisien, de celui qui se sert du sacré pour mieux cacher la dégradation des valeurs morales dans un monde de plus en plus désacralisé.

Conclusion

En guise de conclusion, nous pouvons constater que réfléchir sur la nature de la peste, dans le roman de Bruno Leydet, implique la coexistence de deux dimensions différentes : le sacré et le profane. Il faut rappeler que, soumise à la sacralité chrétienne, la maladie a pris la forme d'une hiérophanie renversée, équivalent de *Deus Irae* dans l'espace terrestre. Cette étiologie métaphysique, renforcée par l'existence de l'organisation de *l'homo religiosus* (l'église), n'a fait que transposer l'Apocalypse dans la ville de Marseille. Ainsi, cachées sous un voile sacré, les ambitions et les intérêts pécuniaires des personnalités marseillaises ont été justifiés par l'émergence de *poena divina*.

Cependant, par le filtre de l'homme profane, la maladie a constitué une expression de la concupiscence humaine. Le caractère perfide de l'homme et la corruption, les richesses matérielles et non spirituelles, ont placé l'être humain au cœur de sa ruine, transformant l'épidémie de peste en une *calamitas terrena*. En effet, par sa nature profane, la maladie est présentée comme une conséquence néfaste de l'avidité humaine.

En tout cas, il faut ajouter que le roman permet l'émergence d'un troisième moyen d'analyse de la maladie, qui institue un dialogue entre le sacré et le profane : l'art. Grâce à l'immortalisation de la peste dans les tableaux de Michel Serre, on établit un équilibre entre la pensée religieuse et celle laïque. Par le pouvoir artistique, la peste transgresse sa nature primordiale de *poena divina* et sa conséquence profane de *calamitas terrena*, en prenant la forme de l'œuvre d'art. C'est l'imaginaire artistique et le travail du peintre qui permettent l'émergence d'une réflexion ambivalente sur l'essence pestilentielle.

BIBLIOGRAPHIE

- Eliade, Mircea. *Le sacré et le profane*. Gallimard, 1965.
— . *Aspects du mythe*. Gallimard, 1989.
Fabre, Augustin. *Les Rues de Marseille*. Camoin, 1867.
Leydet, Bruno. *Sortez vos morts*. Jigal, 2005.
Lucenet, Monique. *Les grandes pestes en France*. Aubier, 1994.
Machiavel, Nicolas. *Le prince*. UltraLetters, 2013.
« Maladie » Dictionnaire Larousse. n.d. 20 novembre 2020. <<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/maladie/48809?q=maladie#48725>>.
Mouton, Patrick. *La Malédiction du « Grand-Saint-Antoine » : 25 mai 1720, la peste entre à Marseille !*. Autres Temps, 2001.
Vitaux, Jean, *Histoire de la Peste*. Presses Universitaires de France, 2010.